

plus encore par les larmes dont on ne saurait se défendre en présence d'aussi grands deuils. Il faut attendre que la voix du canon soit éteinte, que les cris de victoire aient cessé de se faire entendre, que les pas de la déroute soient étouffés dans les marais du nord, que les haines soient calmées, les maisons incendiées reconstruites, les bras passés du fusil à la charrue, que les mères aient un foyer, que les enfants remontent des larmes au sourire, tous, de la disette à l'abondance : il faut attendre que la justice fouille dans les ruines, dans les cendres, jusque dans la dépouille des morts pour y trouver l'esprit diabolique de la rébellion et qu'elle juge les coupables, avant de songer à écrire l'histoire des mauvais jours que nous venons de traverser avec des résultats en définitive plutôt pénibles que glorieux. Dans la suppression de la révolte, tous ou presque tous ont fait leur devoir, mais le devoir accompli, pour ne pas laisser de remords n'en fera pas moins éprouver à plus d'un de durs et cuisants regrets, et au pays tout entier des pertes presque irréparables.

De notre côté, nous connaissons nos morts et pouvons calculer d'assez près nos pertes immédiates : mais il en est autrement du côté des révoltés. Ils ont semé le désert de leurs cadavres : de riches paroisses, des villages prospères sont détruits par l'incendie : la saison est passée pour entreprendre les travaux de ferme ; c'est une année morte pour le cultivateur. Les plus forts comme les plus faibles sont forcés de tendre la main au gouvernement qui les a châtiés, à leurs compatriotes qui les ont d'abord blâmés, réprimandés et qui ont